

LES BOTTERESSES



A M. HENRY CARTON DE WIART



És-je si v' z'avez knohou Baitri ?

C'esteut, so m'i âme, in' bell' bott'resse.

Maye deux pus francs ouye n'ont r' glatti,

Divins l'ombe d'on friss' noret d' tiesse.

Foite à bouhi on foirt homme jus !

Gintèye comme on n' sareut l'ess' pus.

Adon l' cour so s' main.

Min il n' fallève nin

Ell' fé mav' lé

Ca vos v' zâriz fait d' zawirer.

J' ell' veus todi

Quand so l' moirti,

Li pogne so l'hanche, tournant douc'mint,
 Tappant s' t' in' law di tims in tims,
 Elle dinèv, tot mostrant s' mollet,
 Li cop d' pid qui fait l' bon hochet (1).

Voilà, buriné par Félix Chaumont, le portrait d'un type populaire entre tous.

Telle nous apparaît la vaillante botteresse liégeoise que nos fils ne connaîtront pas. La botteresse se meurt ! La botteresse est morte ! Avec elle a disparu un trait caractéristique du paysage liégeois.

Il faut, pour évoquer son souvenir, parcourir les hauteurs qui, au nord et à l'ouest, enserrant Liège dans un réseau verdoyant que de jour en jour la bâtisse enlaidit. Car c'est de là que vinrent les botteresses. C'est à Montegnée, à Grâce-Berleur, à Glain, à Ans, à Sainte-Walburge que se recrutaient les milices de cette intéressante armée.

Accorte, alerte et charpentée à merveille, entraînée par une

(1) TRADUCTION LITTÉRALE :

Sais-je si vous avez connu Béatrice ?
 C'était, sur mon âme, une belle botteresse.
 Jamais deux plus francs yeux n'ont brillé
 Dans l'ombre d'un frais mouchoir de tête.
 Forte à tomber (jeter bas) un homme fort !
 Laborieuse comme on ne pourrait l'être plus.
 Avec cela, le cœur sur sa main.
 Mais il ne fallait point
 La faire (se) fâcher
 Car vous vous seriez fait démantibuler.
 Je la vois toujours
 Quand sur le « moirti » (mélange de charbon menu et de terre plastique)
 Le poing sur la hanche, tournant lentement,
 Lançant un brocard de temps à autre,
 Elle donnait, tout en montrant son mollet,
 Le coup de pied qui fait le bon boulet.

vie de durs labeurs, rompue à toutes les fatigues, la botteresse avait quelque peu perdu de la grâce féminine pour acquérir dans sa démarche une allure virile. Son moral s'en ressentait. Il ne s'agissait pas de la plaisanter. Des paroles énergiques, dépourvues d'élégance, au besoin une paire de soufflets retentissants, voire un solide coup de bâton asséné au bon endroit ôtaient aux mauvais plaisants toute velléité de récidive.

Court vêtue, l'hiver, d'une cotte de moutonne (1), l'été, d'une jupe de siamoise (2), chaussée de fortes bottines haut lacées, le buste bien pris dans une taille claire, le chef coiffé d'un seyant mouchoir de toile, la botteresse portait allégrement sa lourde hotte (3). Avant de passer à ses épaules les bretelles ou sangles de la hotte, elle endossait un long capuchon de toile grise appelé chape. Partant du sommet de la tête et descendant plus bas que le fond de la hotte, cette partie de l'équipement de la botteresse protégeait la chevelure, la nuque et les vêtements de la belle fille.

A la charge, la botteresse s'avancait ployée, le buste projeté en avant pour rétablir le centre de gravité déplacé par le poids. Elle allait tantôt les bras croisés, tantôt s'aidant, pour appuyer sa marche, d'un solide bâton noueux qui jamais ne la quittait. Quand elle s'arrêtait pour « souffler », elle plaçait le bâton sous le talon de la hotte, allégeait ses épaules, puis, au moment de repartir, rejetait, d'un vigoureux coup de reins, la charge en place.

(1) Etoffe à fines lignes noires et rouges dont la chaîne est en fil et la trame en laine, de fabrication liégeoise. (Liège, jadis, était un centre d'industrie textile plus important que Verviers.)

(2) Tissu dont la chaîne est en fil et la trame en coton. Fabrication des Flandres.

(3) Le *bot* (d'où le nom de *botti*, *botteresse*) est un long panier aplati d'un côté, dont la face postérieure dépasse la hauteur du côté arrondi et qui, large d'environ soixante centimètres à la partie supérieure, s'effile vers le bas. Il est construit en osier tressé.

Et en avant par les ruelles escarpées ! Les vieux Liégeois se rappellent encore ce quartier de l'ouest. La ruelle du Coq, la ruelle du Bois grimpaient vers le plateau de Saint-Nicolas, permettant ainsi de gagner Montegnée, Berleur, Grâce et Hologne. Le Thier de Glain accédait au pays des « Halbosa » (1), tandis que par le Fond Pirette, Xhovémont et la rampe de Pierreuse, on escaladait les hauteurs de Sainte-Walburge. Dans la banlieue, aucune route n'était praticable pour un véhicule. Il faut en excepter le Thier de Glain et celui d'Ans, où passait la route de Bruxelles à Aix-la-Chapelle. La ruelle des Cailloux donnait accès de Saint-Nicolas à Montegnée ; la ruelle des « Mam'zelle », celles des Mâvis et de Force-chevaux conduisaient à Grâce, au Berleur et aux villages environnants.

Il y avait là tout un labyrinthe de sentiers de chèvres, qui partaient de la ville, petites veines noires où s'alimentait la vie de la cité.

Dans ces conditions, tout le service des transports devait s'effectuer à dos d'homme ou, plus exactement, à dos de femme.

*
* *

La dynastie de ces amazones de la hotte se perpétua dans de nombreuses familles. On distinguait deux catégories de botteresses : la première assurait les services entre la banlieue et la ville ; la seconde, de beaucoup la plus importante, se rendait « aux champs ».

Celles-là louaient leurs services aux maraîchers du village. Escortant la « cottresse » (2), elles apportaient aux marchés

(1) Nom donné aux Glaintois et qui peut se traduire à peu près par *brigands*. (N'a pas d'équivalent exact en français.)

(2) Maraîchère.

de Liège les divers produits du « cotillage ». A l'aube, les infatigables porteuses se mettaient en route. A l'époque de l'arrachage des pommes de terre, elles quittaient le village vers deux heures du matin, chargées de leur hotte contenant deux « banses » — soit cinquante kilos — de pommes de terre. A peine délestées, elles se hâtaient d'escalader les raidillons pour revenir avec une nouvelle charge, parcourant ainsi, à l'aller et au retour, une distance de plus de vingt kilomètres. Leur salaire était d'une « blanc muse » par voyage, ou vingt-neuf centimes de notre monnaie. Une seule d'entre elles restait au marché pour rapporter les mannes vides et recevait, en supplément, le déjeuner : café noir et tartines beurrées. On y ajoutait parfois « un quartier de doreye », cette succulente tarte au riz si appréciée au pays liégeois.

La botteresse de Jemeppe, chargée d'un quartier de bœuf, traversait Tilleur, montait le vieux Thier, gagnait les hauteurs de Saint-Gilles, côtoyait « le champ des pendus » où les potences municipales dressaient leurs bras sinistres, et se dirigeait vers les halles aux viandes. Elle touchait, pour cette tâche écrasante, le salaire, énorme pour l'époque, d'un franc. L'après-midi, elle faisait les courses des habitants, effectuant ainsi plusieurs fois par jour le voyage de Liège.

Les botteresses allant « aux champs » quittaient leur village le mardi matin. (Certaines familles prenaient la direction de la Hollande et descendaient le cours de la Meuse jusque Maestricht.) Les unes se rendaient en Hesbaye, vers Hollogne-sur-Geer et Hannut. D'autres suivaient la grand'route et remontaient par Oreye jusqu'aux environs de Tirlemont. Un groupe, nombreux aussi, descendait jusqu'à Jemeppe, prenait la route de Huy (trente kilomètres) et poussait jusqu'à Andenne, où se trouvait le quartier général. De là, les botteresses rayonnaient

dans les localités voisines. D'autres encore traversaient la Meuse en bateau, dépassaient Seraing et montaient par la Vecquée, vers Plainevaux, ou par le Thier d'Yvoz, jusque Nandrin. Elles visitaient ainsi tout le Condroz jusqu'à la lisière des Ardennes.

Elles transportaient des denrées coloniales, des étoffes, de menus ustensiles qu'elles troquaient contre des jambons, du lard, des œufs, du gibier. Elles revenaient au village le jeudi soir ou le vendredi matin, mettaient en un tour de main de l'ordre dans leur ménage, puis portaient en ville leur cargaison qu'elles échangeaient à nouveau.

Entre deux voyages, elles rencontraient un mari à leur convenance ; prenaient l'homme et gardaient le métier. Il était de tradition qu'une botteresse épousât un cordonnier. L'artisan exerçait à domicile sa profession sédentaire, élevait les enfants, entretenait la maison, veillait à ce que la femme trouvât en rentrant une bonne tasse de café chaud.

Rien n'arrêtait ces extraordinaires colporteuses. Ni les chaleurs accablantes de l'été, ni les pluies de l'automne, ni les durs frimas de l'hiver ne suspendaient leurs courses lointaines.

La fille, dès l'âge de 15 ou 16 ans, accompagnait sa mère, se mettait en rapport avec la clientèle, apprenait de l'expérience maternelle les trucs du métier.

Les devoirs d'épouse ne faisaient pas obstacle à l'exercice de la profession. Rien ne pouvait retenir ces chemineaux de la hotte. Il advint fréquemment qu'en cours de route, la botteresse dut prolonger de quelques jours son voyage, d'où elle ramenait une bouche de plus à nourrir. Cette fois-là, la hotte devenait le premier berceau et l'enfant s'endormait au balancement de la marche. Tableau charmant, qui rappelle les premiers âges et les coutumes exotiques.

La botteresse se chargeait aussi des messages à transmettre,

colportait les nouvelles, transportait même la correspondance. Elle réussissait ainsi à porter de Liège à Huy une lettre dont elle rapportait la réponse dans les huit jours. La poste elle-même ne pouvait battre ce record de la rapidité !

Mais elle avait un rêve — qui n'en a pas ? — ; c'était de posséder un âne. Plusieurs en avaient deux ou trois. La maîtresse, toujours chargée de sa hotte, poussait devant elle ces animaux robustes, patients et entêtés. Le soir, à l'étape, on gagnait la ferme hospitalière qui hébergeait, gratis, les gens et les bêtes. Aux premières lueurs du jour, on se remettait en marche et, bien que chargée d'ans et de fatigues, la botteresse avec son baudet continuait ces voyages le plus longtemps possible. Le jour où elle devait abandonner la hotte était marqué d'un caillou noir. N'était-ce pas sa vie qui s'en allait avec ce cher panier d'osier ? Panier où fleurirent autrefois les anciens rêves, et qui porta avec les marchandises accoutumées toute une jeunesse de belle fille. Ah ! la première étape où l'on commence à dételer ! Privée de sa hotte, la vieille routière allait toujours, stimulant son inséparable compagnon. Puis, un jour que le soleil souriait pour fêter la bonne vieille, elle tombait épuisée sur un accotement, près de son âne dolent et résigné. Pauvre botteresse ! La botteresse se meurt ! La botteresse est morte ! (1)

(1) Rappelons, à la gloire des botteresses liégeoises, que c'est à elles que l'on eut recours pour l'érection de la butte du Lion à Waterloo.

Hotte par hotte, trois cents de ces infatigables porteuses (certains assurent que l'on comptait parmi elles quelques Montoises) apportèrent les cent mille charretées de terre qui constituent ce cône gigantesque couvrant à sa base deux hectares de superficie et mesurant 45 mètres de hauteur. Commencé en 1819, ce monument triomphal des Anglais fut inauguré en 1826.

Pendant toute la durée de l'entreprise, les botteresses reçurent un salaire journalier de six plaquettes (fr. 1,73 de notre monnaie actuelle). En accomplissant leur pénible labeur, elles tricotaient des bas pour les membres de leurs familles.

*
* *

Si la botteresse voyageuse est morte, on trouve encore — avec difficulté pourtant — quelques rares spécimens de ses congénères sédentaires. Celles-ci — les *botteresses à la houille* — habitaient les coteaux d'Ans et de Sainte-Walburge. Elles n'exerçaient leur métier qu'à Liège même ou dans les faubourgs.

Les survivantes n'ont pas changé de quartier, et s'il vous plaît de faire ce court voyage, vous les rencontrerez, décrépites il est vrai, dans la vieille voie de Tongres et rue Jambe de bois, ainsi nommée en souvenir du patriote Charlier à la jambe de bois, fameux dans les fastes de 1830.

En quittant la place Saint-Lambert, le vicinal emprunte la rue de Bruxelles pour gagner le plateau de Saint-Séverin. Il s'élève par la rue de l'Académie jusqu'à Hocheporte où s'effritent lentement les ruines des anciens remparts de la *Cité ardente*. Par le détour de la rue de Campine, on arrive enfin au sommet du coteau.

Au coude de la route, le piéton s'arrête émerveillé devant un panorama au charme prenant.

Le regard domine le riant vallon de Fond Pirette qui, partant du plateau de Hocheporte, étend ses molles ondulations jusqu'au pied de l'hémicycle des coteaux de Xhovémont et de Sainte-Walburge.

Sur la droite, la basilique de Saint-Martin silhouette son élégant profil. Gracieusement posée à mi-côte, elle domine le quartier de Sainte-Marguerite. Et dans la vallée, dans le cadre ravissant d'un décor enchanteur, Liège la belle s'étale. Elle déroule son prestigieux panorama au pied des croupes verdoyantes de Saint-Gilles, de Bois-l'Evêque et de Cointe, dont les pentes mollement s'infléchissent vers le fleuve. Les

jardins, le parc, les boulevards jettent une note joyeuse dans la tonalité plus sombre du paysage. De hautes cheminées d'usine se profilent çà et là. Sur la côte, des charbonnages érigent leurs masses sombres. L'industrielle capitale de la Wallonie poursuit son inlassable labeur. La rumeur du travail, la clameur de l'effort, la joie de l'obstacle vaincu, de la tâche accomplie planent sur la ruche bourdonnante. Une large ceinture moirée l'enlace de ses plis harmonieux. C'est la Meuse qui, sous le soleil d'or, roule des flots d'argent. Dans le lointain, la colline boisée de Kinkempois sert de fond à cet incomparable tableau.

La vallée de l'Ourthe ouvre une brèche dans ce rempart de verdure. La rivière promène ses eaux capricieuses au pied du village d'Embourg (1), perché sur le Thier des Crickions. En face, l'antique sanctuaire de Chèvremont domine le cours sinueux de la Vesdre. Dans une étroite, les deux rivières confondues se hâtent, babillardes, vers la Meuse où leur destin s'accomplit.

Du fouillis des toits bleus et rouges, émergent la flèche élégante de la cathédrale, les imposantes constructions de l'Université, la superbe architecture de Saint-Jacques, les lignes plus sobres de Sainte-Marie des Anges, tandis qu'au pied de Sainte-Croix, l'église Saint-Jean atteste la prescience géniale de Notger.

Le spectacle est réellement féerique. Je m'oublie un instant à le contempler. Puis je me souviens que la « vieille Toutou » (2) m'attend.

Une maison propre, blanchie à la chaux. La façade s'éclaire de petites fenêtres aux volets verts. Une porte, pré-

(1) Contemporain d'Ambiorix dont il tire son nom.

(2) Gertrude.

cédée d'un « fô poès » (*vestibule*), donne accès à la pièce principale dallée en pierres bleues. Au fond, une « foume pindisse » (*alcôve*) dont les sculptures disparaissent sous d'innombrables couches de couleur. Sous la cheminée, un foyer ouvert où brûlent le « plaquisse » (*mortier de charbon*) et les « hochets ». Une haute garde-robe occupe le panneau de droite.

Venant du fond, la brave Toutou. Quel est son âge ? Elle-même n'en sait rien. Dans sa numération pittoresque, elle note que depuis plusieurs années elle a dépassé les « sept dix » (1). Son œil s'éclaire d'une lueur de malice, quand elle avoue qu'elle enterre ses années, les unes après les autres — « *on les boutte es trô* » — sans les compter.

— On ne vous donnerait pas cet âge, Toutou.

— Pas n'est besoin de me le donner, répond la vieille en souriant, il arrive bien tout seul.

Cette répartie narquoise s'achève dans un éclat de rire.

La botteresse, qui porte si allégrement le poids de tant d'hivers, se redresse. D'une stature élevée, elle cambre son torse puissant. Ses membres vigoureusement musclés ont gardé leur souplesse d'antan. Ah ! ce fut une vaillante. Elle a, comme elle s'en fait gloire, élevé sa famille « avou s' bot » (*avec sa hotte*). Elle a donné à son mari quatre fils et deux filles. Une de celles-ci est morte. Les autres sont devenus de bons artisans. Un des fils « fait boutique » en ville. Mais qu'elle est bien récompensée de ses rudes labeurs : ses enfants sont aux petits soins pour elle.

La courageuse Liégeoise regrette pourtant le temps passé, le bon temps où, légère et court vêtue, le pied à l'aise dans la bottine haut lacée, elle exerçait son laborieux métier.

(1) Les sept croix (X), dit-on encore communément.

On descendait Pierreuse, dont le nom pittoresque a porté la renommée bien au delà des limites de la ville ; on traversait la cour du Palais aux galeries alors encombrées d'échoppes, et l'on retrouvait les camarades place Saint-Lambert ; c'est là que l'on attendait la pratique, en devisant.

Les bourgeois de la bonne ville de Liège s'adressaient, pour faire leur provision de charbon, soit à l'un des nombreux charbonnages, soit à des maîtres charretiers qui fournissaient en même temps le charbon et les botteresses. Si les voitures venaient directement du charbonnage, on dépêchait, en guise de parlementaire, la « meskenne » (*servante*) au marché aux botteresses. Ignorantes de l'économie politique, ces dames connaissaient d'instinct la loi de l'offre et de la demande. Quand celle-ci était abondante, les botteresses conseillaient ironiquement à la pauvre fille d'engager son maître à rentrer lui-même le charbon, à « tripler l' moirti » et à confectionner les hochets. S'il s'agissait d'un client convaincu de ladroterie, les brocards pleuvaient dru et les botteresses n'acceptaient la tâche qu'après avoir âprement discuté le taux du salaire et stipulé toutes les conditions du contrat.

Il fallait mettre en cave le charbon amené par le charretier. Arrivée devant la demeure du client, on « tapève à cove » (*basculait la charrette*), le voiturier encaissait le prix convenu, recevait, outre deux gouttes de « pequet », un pourboire en argent et laissait le champ libre aux botteresses. Celles-ci rangeaient leurs vêtements propres dans la cuisine, chaussaient leurs gros sabots et commençaient alors leur pénible labeur.

En ce temps-là, on ne connaissait pas toutes les catégories de charbon fournies aujourd'hui. On livrait le seul tout venant. Les botteresses rentraient d'abord les gros morceaux — *les grosse ès hoye*. — A cette fin, on installait dans la rue une chaise de bois. Une des commères, la hotte au dos, s'asseyait,

le bras droit sur le dossier de la chaise ; une autre emplissait la hotte. Comme la chargeuse n'y mettait guère de formes, le dos de la patiente ployait sous la pelletée violemment lancée. La porteuse allait déverser sa hotte à l'endroit convenu, puis revenait prendre une nouvelle charge. Les deux femmes se relayaient cependant, pour cette partie de l'ouvrage.

Les gros morceaux de houille savamment rangés, il ne restait dans la rue que le menu. On l'étendait sur le pavé. Le marchand de « djelle » (*terre plastique*) avait apporté la quantité nécessaire que l'on mélangeait à la poussière noire en l'arrosant copieusement. Afin d'obtenir une agglutination suffisante, il convenait de fouler le mélange ou, comme dit Toutou, de « tripler l' moirti ». Cette opération fort longue obligeait les botteresses à déployer un effort musculaire très intense. Chaussées de leurs lourds sabots, elles piétinaient la masse. Elles se plaçaient au sommet du monceau, se dirigeaient vers la périphérie qu'elles contournaient la jupe relevée jusqu'aux genoux, les poings aux hanches en piétinant d'après un rythme régulier. Après quelques foulées, elles relevaient la jambe, plaquaient un coup de pied plus énergique qui écrasait le charbon sous leur talon. Lorsqu'à force de malaxage la bouillie avait gagné en étendue, ce qu'elle avait perdu en épaisseur, les botteresses munies de pelles reformaient le tas. Toutou appelé cela « ratrossi l' moirti ». Comme ce travail avait pour but d'agglomérer le charbon pour en faire des boulettes, la masse s'attachait aux chaussures de la botteresse qui devait s'efforcer de dégager son sabot à chaque foulée. Or, ce travail de plus en plus pénible se prolongeait parfois pendant plusieurs heures.

Le mélange accompli, les botteresses saisissaient le moule en fer qui donnait la forme aux « hochets ». C'était un tuyau d'environ dix centimètres de hauteur à section ovoïde.

Afin d'éviter que les « hochets » (*briquettes*) ne perdissent leur forme pour redevenir un mortier compact, on les roulait dans la sciure de bois. Les botteresesses portaient enfin les briquettes dans un coin de la cave, balayaient la chaussée et déposaient leurs vêtements de travail.

Ah ! c'était un rude métier ! Toutou en convient. Mais ce métier s'exerçait en plein air, au milieu de la rue et, dame, les botteresesses ne passaient pas pour avoir la langue en poche. Saluées par les quolibets, les galanteries risquées des Liégeois gouailleurs, elles n'épargnaient pas les lazzi aux passants. Malheur à qui excitait leur verve. Les expressions les plus énergiques, les propos risqués tombaient ferme. L'esprit liégeois n'employait pas les formules Régence, et le sel wallon des plaisants appelait souvent des ripostes pimentées. Le cas échéant, un geste d'une élégance raffinée constituait la réponse adéquate. Il est même arrivé qu'un sabot, lancé d'une main sûre, coupait la parole au contradicteur.

Le salaire de la botteresse était fixe. On payait par tête « *ine dimeye pesse* » (*deux francs cinquante*). Leur tâche terminée, les botteresesses s'asseyaient à la cuisine, où l'on avait préparé une cafetière de bon café, leur faible, à ces filles d'Eve. Et comme les jambes avaient tricoté tout à l'heure, avec une vigueur pareille les mâchoires mastiquaient le pain beurré et le fromage de Herve. Il est vrai, me dit Toutou, que c'était le meilleur menu de l'alimentation journalière.

Mais il aurait fallu voir l'expression dédaigneuse de la vieille botteresse, parlant des jeunes femmes d'aujourd'hui : « Elles ni sont bonnes qui po s'gailloter » (*se parer de colifichets*). Taisez-vous, à mon âge, je leur dame encore le pion. Si mes enfants n'y mettaient pas obstacle, j'irais toujours place Saint-Lambert. A l'heure qu'il est, la pratique est rare ; quelques vieilles familles ont conservé les traditions. Les

« fosses » (*charbonnages*) fournissent des charbons lavés et triés ; on ne fait plus guère de hochets. Au lieu du feu ouvert brûlant gaiement dans le foyer, éclairant toute la place de ses lueurs, on utilise des instruments tout noirs, tristes où l'on ne voit plus la lumière joyeuse de l'âtre. La botteresse en est réduite au rôle de femme de peine. C'est elle qui rapporte du marché les légumes de la ménagère (1). La course se paie un « pèlé d'meye franc » (*un pelé demi-franc*). Je préférerais être « monresse di fosse » (2).

— Cependant, brave Toutou...

Mais elle, se faisant maternelle :

— Nenni m'fi ; leïz l'à rèse. Çoulà, c'est po fé des bonnette à Mathy (3).

Et la vieille dirige un regard mélancolique vers son bot qui, dans un coin de la pièce, avait assisté, impassible et muet, à cette évocation des choses passées...



(1) Aux Halles, à Paris, ce sont des porteurs qui remplissent cet office.

(2) Ouvrière employée à pousser les berlines sur le carreau de la mine.

(3) — Non, mon fils ; tenez-vous-en là. Le restant n'a pas d'importance.

Première Série



L'ÂME DES HUMBLÉS

PAR

LOUIS BANNEUX

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -
- DUCULOT-ROULIN -
- - - - ÉDITEUR - - -

- - - BRUXELLES - - -
- J. LEBÈGUE & Cie -
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	IX
I. — LE FACTEUR RURAL.	7
II. — LES MARCHANDS DE SABLE.	19
III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS.	39
IV. — LES BOTTERESSES	51
V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS.	67
VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES	77
VII. — NOS CHIFFONNIERS	89
VIII. — LE BATELIER	107
IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS	131
X. — LE MARCHAND DE CHARBON	139
XI. — L'ECLUSIER	173
XII. — LE GARDE FORESTIER.	191

